



HAL
open science

Les lettres de Lady Mary Wortley Montagu : traces d'une vie de voyages.

Justine Dupouy

► **To cite this version:**

Justine Dupouy. Les lettres de Lady Mary Wortley Montagu : traces d'une vie de voyages.. Isabelle Keller-Privat et Karin Schwerdtner (dir.). La lettre trace du voyage à l'époque moderne et contemporaine., Presses universitaires de Paris Nanterre., 2019, Chemins croisés. halshs-02549557

HAL Id: halshs-02549557

<https://shs.hal.science/halshs-02549557v1>

Submitted on 29 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les lettres de Lady Mary Wortley Montagu : traces d'une vie de voyages.

Justine Dupouy, Aix Marseille Univ, LERMA, Aix-en-Provence, France.

Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) est une figure emblématique du dix-huitième siècle. Amie de Pope, de Steele, de l'abbé Conti et cousine de Fielding, elle connaît tous les grands personnages de la scène publique et littéraire européenne et pendant vingt ans elle est l'une des personnalités les plus en vue de la société londonienne. Réputée pour son esprit et sa beauté, elle occupe une place importante dans la vie littéraire de son temps et écrit des poèmes, des essais mais également des pièces de théâtre. Cependant, c'est pour son abondante correspondance qui comprend environ neuf cents lettres que Lady Mary est célèbre aujourd'hui. Femme d'Edward Wortley Montagu, homme politique nommé ambassadeur à Constantinople en 1716, Lady Mary Wortley Montagu prit la décision de s'exiler avec lui. C'est le récit de cette ambassade, mais aussi de ses vingt-quatre années passées entre la France et l'Italie de 1738 à 1762 que Lady Mary a raconté dans ses lettres à son entourage tout au long de sa vie. Jusqu'alors, les récits de voyage se développaient majoritairement sous les plumes d'hommes et seul un très petit nombre de voyageuses avaient quitté leur Angleterre natale et offert au public leurs témoignages. Lady Mary va alors explorer une nouvelle approche, faire état de ses impressions face à ce monde oriental par le biais d'une communication privée et ainsi participer à la naissance d'une tradition de ladies voyageuses-écrivaines qui se développera à sa suite au dix-neuvième siècle.

Si l'écriture épistolaire peut être perçue comme la trace d'un voyage permettant un ancrage dans le temps, il serait alors intéressant d'étudier dans une première partie la place occupée par la lettre au dix-huitième siècle avant de se concentrer plus particulièrement dans une deuxième partie sur les lettres de Turquie de Lady Mary Wortley Montagu, sur la trace de ce voyage singulier : une longue traversée de l'Europe jusqu'en Orient, monde encore méconnu au dix-huitième siècle. Enfin, nous pourrions dans une troisième partie nous interroger sur l'authenticité de ses lettres et sur la nature de la trace laissée par l'épistolière.

La lettre est définie comme un « acte de communication à distance, daté, circonstancié, ancré dans une chronologie discursive. C'est aussi une écriture qui, à sa manière, avec ses codes, recrée la réalité¹ ». La forme épistolaire connut le destin le plus brillant de son histoire au dix-huitième siècle : romans épistolaires, récits de voyages, pamphlets ou correspondances privées ; la lettre était partout comme l'explique Anne Chamayou dans son œuvre *L'esprit de la lettre : XVIII^e siècle* :

« Il s'est écrit au XVIII^e siècle plus de lettres que dans les périodes précédentes, il s'en est publié plus que jamais, sous des modes diversifiés, et la forme épistolaire a investi toutes les avenues de la littérature. [...] L'univers épistolaire du XVIII^e siècle comprend des œuvres de fiction, des textes philosophiques, des articles de journaux, des 'lettres ouvertes', des relations de voyage, des pamphlets et les correspondances privées de grands écrivains.² »

¹ GRASSI Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, Paris, A. Colin, 2005, p.X.

² CHAMAYOU Anne, *L'esprit de la lettre : XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p.3-27.

L'écriture épistolaire était à cette époque le premier moyen d'expression personnelle. Considérée comme un genre littéraire à part entière elle représentait pour les femmes un espace de liberté dans lequel celles-ci pouvaient exprimer leur créativité : elle leur permit d'exprimer leurs pensées, d'accéder à la littérature et ainsi d'atteindre une forme de libération. En effet, moins érudites que les hommes, les femmes répondaient parfaitement à la condition sine qua non pour écrire une lettre de qualité, c'est à dire être naturelles et parler avec leurs cœurs:

« Parce qu'on les juge moins intellectuelles mais plus sensibles que les hommes, moins réfléchies mais plus sincères, moins savantes mais plus inventives, on leur décerne un prix d'excellence en art épistolaire où la réflexion théorique est bannie, la raison raisonnante une intruse malvenue et la fraîcheur des sentiments l'unique gage de séduction³ ».

Laurent Versini viendra également appuyer ce propos en affirmant :

« Moins raisonneuses, par nature et par la faute, pour une fois bénéfique, d'une instruction négligée, les femmes mettent moins de rhétorique dans leurs lettres, y trouvent plus facilement ce style spontané dont les manuels font l'idéal du genre sans parvenir à en donner le secret, et une écriture imagée sans tomber dans les excès du style orné. Pour Suard encore, les femmes 'doivent mieux écrire les lettres que les hommes mêmes qui écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate. Leur esprit, moins exercé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement ; il est plus primesautier, comme dit Montaigne'⁴ ».

Les femmes semblent alors exceller dans la correspondance en ce qu'elle n'est en réalité qu'une discussion par écrit, art dans lequel les femmes de la haute société triomphaient dans les salons, mais également du fait de leur inculture, préjugé qui sera alors contredit par Lady Mary.

Le topos des relations de voyage est au dix-huitième siècle massivement représenté dans le genre épistolaire : depuis le seizième siècle, le « Grand Tour » est un passage obligé pour tout homme cultivé issu des plus hautes classes de la société européenne. Ce voyage, souvent effectué par les jeunes hommes à la fin de leurs études, a pour but de parfaire leur éducation et implique généralement une halte par l'Italie. La « Lettre d'Italie » se généralise ainsi et le récit de voyage par lettre se développe davantage.

De par sa nature, le genre épistolaire est voué à voyager: la lettre et le récit de voyage se retrouvent ainsi dans une situation commune, celle de l'absence causée par la distance et d'un désir de communication et de savoir. La lettre représentait au dix-huitième siècle la seule passerelle entre les deux mondes du voyageur : celui qu'il avait laissé et celui vers lequel il était parti. Elle permettait d'abolir de ce fait les distances géographiques et temporelles et « a été pendant des siècles un intermédiaire irremplaçable entre la présence

³ DIAZ Brigitte , « Les femmes à l'école des lettres. La lettre et l'éducation des femmes au XVIII^e siècle », in *L'épistolaire, un genre féminin ?*, PLANTE Christine (dir.) Paris, Honoré Champion, 1998, p.135.

⁴ VERSINI Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, p.59-60.

et l'absence⁵ ». La correspondance épistolaire répond ainsi à deux problématiques inhérentes au voyage : rendre compte de l'ailleurs et garder un lien en vue d'un éventuel retour ; conserver une certaine tension entre absence et présence.

L'écriture épistolaire était le moyen d'expression privilégié de Lady Mary car il lui permettait de répondre à plusieurs désirs : ne pas être oubliée, recevoir des nouvelles en échange, assurer la continuité des liens, rendre compte de ses voyages mais surtout, construire une œuvre et laisser une trace dans le monde littéraire en proposant une réflexion singulière et une vision nouvelle sur l'Orient. Le voyage et l'écriture étaient de ce fait inséparables pour Lady Mary : son voyage n'aurait pas eu la même saveur sans la correspondance et la teneur de ses lettres était inspirée par cet incroyable voyage.

L'histoire de cette ambassade et ses réflexions sur la vie quotidienne dans l'Empire ottoman ont été réunies dans un recueil de lettres, « The Turkish Embassy Letters », qui lui valurent sa renommée en tant qu'écrivain remarquable. Ces lettres au nombre de cinquante-deux qu'elle adressa à son entourage depuis son domicile turc ou bien à chaque étape de sa traversée de l'Europe, publiées pour la première fois en 1763, un an après sa mort, sont ainsi le lieu privilégié de ses émotions intimes mais également un précieux témoignage sur son époque, une description minutieuse du monde qui l'entourait, un puits de connaissances sur l'Orient, sa civilisation et sa culture. La plume de Lady Mary respecte l'itinéraire, la chronologie de ses expéditions et le rythme de sa vie mais elle trace surtout une fresque de l'Europe des Lumières ; en effet, elle y dépeint les us et coutumes des habitants, propose une fine analyse sur la religion musulmane, décrit les cours européennes et turques et s'intéresse à la place des femmes au sein de la société orientale. Lady Mary prend également soin de décrire minutieusement le décor de ses lettres, ce qui permet en quelque sorte à ses destinataires restés sur place de voyager avec elle, de l'accompagner dans son périple, de se représenter les images cachées derrière les mots. Au cours de ses lettres, Lady Mary devient la narratrice omnisciente de son récit de voyage : elle est omniprésente, se positionne en tant que témoin et son récit se base intégralement sur ses impressions et sur ses expériences au contact de la population. La voyageuse retranscrit ainsi ce qu'elle ressent et instruit son lecteur sur le pays qu'elle découvre. La lettre possède en effet une longue tradition didactique, une valeur documentaire non-négligeable : l'auteur lui-même a appris de son voyage, a découvert une nouvelle culture, de nouveaux lieux et va, par l'intermédiaire de son récit, éduquer son destinataire et lui transmettre un savoir en créant une toile de fond :

« I am now got into a new world, where everything I see appears to me a change of scene [...] I went to the bagnio about ten o'clock. [...] It is built of stone in the shape of a dome, with no windows but in the roof, which gives light enough. There was five of these domes joined together, the outmost being less than the rest and serving only as a hall, where the portress stood at the door. [...] The next room is a very large one paved with marble, and all round it raised two sofas of marble one above another. There were four fountains of cold water in this room, falling first into marble basins, and then running on the floor in little channels made for that purpose, which carried the stream into the next room⁶ ».

⁵ GRASSI Marie-Claire, *Lire l'épistolaire*, op.cit., p. 6.

⁶ HALSBAND Robert (ed.), *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume I: 1708-1720*, Oxford,

On voit bien dans cet extrait à quel point la description est développée, les détails sont nombreux et l'épistolière fait référence à un arrière-plan culturel commun qu'elle partage avec son destinataire pour rappeler la relation qui les unit :

« If you were with me in this Town you would be ready to expect to receive visits from your Nottingham friends. No 2 places were ever more resembling; one has but to give the Maese the name of the Trent and there is no distinguishing the prospects: the Houses, like those of Nottingham, built one above another and intermixed in the same manner with Trees and Gardens. The Tower they call Julius Caesar's has the same situation with Nottingham Castle, and I can't help fancying I see from it the Trent field, Adboulton, etc., places so well known to us.⁷ ».

Enfin, la lettre mêle à la fois une narration par l'épistolier de ce qu'il voit et de ce qui l'entoure, mais également une introspection. La correspondance implique en effet l'autoportrait et l'écrivain en s'adressant à l'autre se révèle lui-même : « L'espace épistolaire est un terrain d'expérimentation [...], une scène, un 'théâtre intime' où l'on s'expose devant le regard de l'autre, convoqué tout exprès pour assister à ce spectacle⁸. » La plume de Lady Mary dessine le portrait d'une personnalité d'exception, celui de la première des épistolières anglaises. Elle révèle ses pensées, ses émotions les plus intimes et ses lettres sont les miroirs de son âme. Comme le journal intime, la lettre est un écrit personnel qui en dit long sur l'écrivain et enrichit à la fois la connaissance de l'homme et de son œuvre : ses lettres reflétaient les pensées de Lady Mary et lui permettaient de pouvoir exprimer et diffuser ses idées tout en s'assurant qu'il en resterait une trace. Bien que persuadée de la nécessité de ne pas les publier de son vivant, Lady Mary était convaincue de la modernité de ses lettres et avait la certitude qu'elles laisseraient une marque dans l'histoire et qu'elles traverseraient les siècles : « I assert you without the least vanity that [my letters] will be full as entertaining forty years hence. I advise you therefore to put none of 'em to the use of Waste paper⁹. ».

La correspondance de Lady Mary se situe alors à la croisée de plusieurs genres, la lettre, le journal et le récit de voyage, chose fréquente au dix-huitième siècle, comme l'explique Charles Batten dans son étude du récit de voyage :

« Eighteenth-century authors used two basic techniques in organizing their travel accounts as narratives [...]: on the one hand, [they] appear in the form of journals. [...] On the other hand, travel books [...] assume an epistolary form. [...] At times this distinction between journals and letters becomes cloudy¹⁰. ».

Le seul moyen pour Lady Mary d'espérer entrer un jour dans le canon de la littérature

Clarendon Press, 1965, p.312-313.

⁷ JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters*, London, Virago Press, 2012, p.5.

⁸ DIAZ Brigitte, «Avant-propos», in *L'épistolaire au féminin: correspondances de femmes, XVIIIe-XXe siècle*, DIAZ Brigitte et SIESS Jürgen (dir.), Caen, Presses Universitaire de Caen, 2006, p.9.

⁹ HALSBAND Robert (ed.), *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume II: 1721-1751*, Clarendon Press, 1966, p.66.

¹⁰ BATTEN Charles, *Pleasurable Instruction. Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*, Berkeley, University of California Press, 1978, p38.

anglaise, était de conjuguer le genre de la littérature domestique, seul genre ouvert aux femmes, et celui de la littérature d'exploration jusqu'alors réservée aux hommes :

« As Cynthia Lowenthal observes in the case of Lady Mary Wortley Montagu, one of the earliest published letter writers in Britain, the woman writer, particularly an aristocrat, 'must find a way to exploit a supposedly private epistolary discourse so that it does not violate her class and gender imperatives while it simultaneously created a stature for her within the public realm'. Published letters became a means for women writers to reach a wide audience, display their literary skills, and earn public acclaim¹¹. »

Seul un très petit nombre de voyageuses avait quitté leur Angleterre natale, la plupart du temps pour effectuer un pèlerinage et offrir au public leurs témoignages ; le sien apportait ainsi une vision nouvelle, celle d'une aristocrate partie découvrir l'Orient :

« For until eighteenth century, travel outside Europe was a male experience. [...] There is no secular tradition of female travel before Montagu's 'Embassy Letters'. And there is no model of a female narrative of a journey outside the chronicle of the pilgrimage. What little evidence that we do have about women's travel to the eastern Mediterranean before 1717 suggests that it was exclusively religious¹². »

Lady Mary était donc différente de ceux qui avaient jusqu'alors alimenté la mode de la Turquie ; elle n'était pas mue par une mission professionnelle mais elle accomplit ce voyage avec pour seuls buts d'accompagner son époux, de découvrir et de s'ouvrir à l'autre, et vit en ce périple un divertissement qui allait nourrir son imagination et finalement donner lieu à deux années de correspondances. De plus, son statut de femme lui garantissait une certaine liberté comparée aux voyageurs masculins, ambassadeurs ou écrivains célèbres qui étaient tenus par les conventions, devaient se fier aux normes strictes des récits de voyages et reprenaient pour la plupart les écrits des voyageurs les ayant précédés dans les destinations visitées sans offrir de point de vue réellement nouveau. La dimension personnelle et privée des lettres de Lady Mary lui permettait d'échapper à ces contraintes et donne ainsi une perspective moderne à son récit. Elle livre dans ces lettres ses impressions face à ce monde méconnu et apporte ainsi un témoignage et des idées novatrices.

Contrairement aux voyageurs partis à la découverte de l'Orient avant elle, Lady Mary prend soin durant son récit d'afficher sa subjectivité et de faire part de ses impressions, s'émerveillant lors des visites de Sofia par exemple et décrivant les femmes turques comme des déesses :

« They walked and moved with the same majestic grace which Milton describes of our general mother. There were many amongst them as exactly proportioned as ever any goddess was drawn by the pencil of Guido or Titian, and most of their skins shiningly white, only adorned by their beautiful hair divided into many tresses, hanging on their shoulders, braided either with pearl or ribbon, perfectly representing the figures of the Graces¹³. »

¹¹ LOCKWOOD Anne M, *Voyagers out of the Harem within. British Women Travel Writers in the Middle East*, Thèse, University of North Carolina, 1997, vol 1, 304 p (dactyl.), p.4.

¹² MELMAN Billie, *Women's Orient. English Women and the Middle East, 1718-1918*, Basingstoke, Macmillan, 1995, p.10.

¹³ JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters, op.cit.*, p.59.

Elle se fondit dans cette société si différente de celle qu'elle avait quittée et s'érigea contre ce que les voyageurs avaient rapporté jusqu'alors. Lady Mary profitera des rencontres faites in situ, de la confrontation avec l'Autre, pour glaner des informations et les comparer avec les préjugés circulant sur l'Orient en Angleterre au dix-huitième siècle. En se confrontant à l'Autre, Lady Mary s'est confrontée à elle-même, a remis en question ses propres idées, ses aprioris, son éducation, sa culture, et a remis en cause sa façon de voir et de penser pour en acquérir d'autres, plus justes. En effet, la rencontre avec l'Autre précède systématiquement chez le voyageur un moment de repli, pendant lequel il va analyser et comparer ce qu'il découvre sous le prisme de ce qu'il sait, de ce que sa culture l'a amené par le passé à penser et à imaginer. Ce fut également le cas de Lady Mary qui traita dans ses lettres de Turquie des croyances et des rituels islamiques, des points communs entre l'occident chrétien et l'empire ottoman. Elle s'est employée à trouver, non pas des différences entre les deux cultures, mais bien des similitudes, des points de convergence entre les deux mondes qu'elle connaissait ; elle ne chercha pas comme les autres écrivains de son temps à les opposer, mais bien plus à les rassembler, à apporter une vision nouvelle sur l'Orient. Ses lettres profondément modernes avaient en effet pour but de démystifier la Turquie, de mettre fin aux divers préjugés développés par les voyageurs que Lady Mary considérait comme des menteurs, comme elle l'écrivit à sa sœur en Avril 1717 : « Thus you see, dear sister, the manners of mankind do not differ so widely as our writers would make us believe¹⁴ ». Lady Mary n'hésitera pas à renier et à critiquer des écrivains de son temps dont l'autorité n'était à l'époque plus à prouver : « [...] the 'older' authorities on the Middle East, notably Galland's text and travellers' reports, are critically reviewed, and mercilessly dissected. Then on the basis of this criticism and Montagu's own personal experience, a new edifice of notions about morals is erected¹⁵ ». A plusieurs reprises, Lady Mary releva les points communs aux deux cultures dans le but de minimiser les différences, de faire évoluer les mœurs :

«Tis true their law permits them four wives, but there is no instance of a man of quality that makes use of this liberty, or of a woman of rank that would suffer it. When a husband happens to be inconstant (as those things will happen) he keeps his mistress in a house apart and visits her as privately as he can, just as 'tis with you. Amongst all the great men here I only know the tefterdar that keeps a number of she slaves for his own use (that is, on his own side of the house, for a slave once given to serve a lady is entirely at her disposal), and he is spoke of as a libertine, or what we should call a rake¹⁶».

Lady Mary affirme ici qu'à bien des égards, le harem n'est pas si différent du foyer occidental au dix-huitième siècle. En utilisant des phrases telles que « as 'tis with you » ou « what we should call a rake », Lady Mary accentue les points communs et implique son lecteur : cette situation n'est pas alors décrite comme singulière mais comme commune aux deux cultures. Elle rapproche ainsi les hommes et femmes orientaux des occidentaux et instille une réflexion nouvelle dans l'esprit de son lecteur. De même, le sérail qui aiguisait la curiosité des lecteurs occidentaux du dix-huitième siècle est rapproché des monarchies européennes :

¹⁴ HALSBAND Robert (ed.), *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume I: 1708-1720*, op.cit., p.312-313.

¹⁵ MELMAN Billie, *Women's Orients. English Women and the Middle East, 1718-1918*, op. cit., p.82

¹⁶ JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters*, op. cit., p.72

« Even the seraglio of the sultan, which, she admits, 'is so entirely unknown amongst us,' she demystifies, remarking that the company of the sultan surrounded by all his ladies is 'neither better nor worse than the circles in most courts, where the glance of the monarch is watched and every smile waited for with impatience'¹⁷ ».

Lady Mary a pris soin pendant son voyage de se fondre dans la culture orientale et de s'approprier ce nouveau monde et cette nouvelle culture afin d'être au plus près de la vie de celles qu'elle s'est employée à décrire. Elle a, à plusieurs reprises, posé habillée en habit oriental comme ce fut le cas avec le portrait réalisé autour du nouvel an 1720 commandé par Pope et réalisé par Kneller et a commandé une tenue turque dès son arrivée à Adrianople : « Montagu is the first British woman writer to represent herself as adopting Oriental clothing, and in doing so she inaugurates a literary tradition which spans both the eighteenth and nineteenth centuries¹⁸ .»

La femme musulmane en tant que personne opprimée est apparue en littérature à partir du dix-septième siècle avec la description du sérail et du harem comme lieu de prédilection pour la femme orientale. La femme musulmane était alors reléguée au rang de concubine et représentée comme victime de l'oppression masculine, vivant sous la coupe d'un mari polygame et tyrannique : « In the eighteenth century, the Muslim woman character turns into an abject harem slave, the quintessential victim of absolute despotism, debased to a dumb, animal existence¹⁹. » Les dramaturges prônaient la liberté des femmes occidentales dans leurs pièces afin de les persuader que leur sort était bien meilleur comparé à celui de leurs égales orientales : « 'I have heard that Christian ladies live with much more freedom than such as are born here,' says a Muslim woman in an English drama produced in 1624 (Massinger's *The Renegado*)²⁰. » Les voyageurs anglais s'étant rendus dans l'Empire ottoman, tel que Fynes Moryson, vantaient eux aussi dans leurs écrits la liberté des femmes anglaises face à l'oppression subie par les femmes musulmanes :

« In particular, the lot of purportedly enslaved Muslim wives was frequently compared with that of 'freeborn' English women, who were celebrated in the patriarchal discourse of the period as living in a 'paradise' for gender relations. [...] William Biddulph presents a typical example of this conflation of patriarchalism and orientalism in *The Travels of Certain Englishmen into Africa, Asia, Troy...and to Sundry Other Places* (1609). In this frequently reprinted text, Biddulph sets the stage with the dictum that western women should feel grateful for their gendered status quo because, according to him, Muslim women must subsist as virtual slaves²¹. »

Alors qu'elle aspirait depuis son plus jeune âge à une plus grande liberté pour les femmes anglaises, Lady Mary décida d'aller confronter son point de vue à une société en tous points différente de celle qu'elle allait quitter. La publication de ses lettres va alors apporter un nouveau regard sur les femmes, celui d'une occidentale appartenant à l'aristocratie alors que

¹⁷ KAHF Mohja, *Western Representations of the Muslim Woman. From Termagant to Odisque*, Austin, University of Texas Press, 1999, p.121

¹⁸ LOCKWOOD Anne M, *Voyagers out of the Harem within : British Women Travel Writers in the Middle East*, *op.cit.*, p.46

¹⁹ *Ibid.*, p.8.

²⁰ *Ibid.*, p.6.

²¹ ANDREA Bernadette, *Women and Islam in Early Modern English Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p.80.

la femme orientale avait jusqu'alors été décrite par des hommes. Sa perspective apparaît totalement différente car elle ne dénigre pas les femmes musulmanes qu'elle rencontre, mais au contraire les admire et envie leur possibilité de contrôler leurs corps ainsi que leur liberté économique comme elle l'écrit en mai 1718 :

« 'Tis also very pleasant to observe how tenderly he and all his brethren voyage-writers lament on the miserable confinement of Turkish ladies, who are, perhaps, freer than any ladies in the universe, and are the only women in the world that lead a life of uninterrupted pleasure, exempt from cares, their whole time being spent in visiting, bathing or the agreeable amusement of spending money and inventing new fashions. A husband would be thought mad that exacted any degree of economy from his wife, whose expenses are no way limited but by her own fancy. 'Tis his business to get money and hers to spend it ²²».

Il est vrai qu'au dix-huitième siècle, la législation coranique assurait à la femme la libre disposition de ses biens et offrait certaines garanties aux femmes en imposant aux hommes de leur verser une dot le jour de leur mariage (le mahr), qu'elles emportaient en cas de séparation et qui était proportionnelle à la fortune du mari : « With regards to property, Islamic law is unusual, although not unique, in keeping the wife's property separate from her husband's and in requiring the husband to make a payment to his wife at the time of marriage²³. » Le mahr offrait donc aux femmes orientales une certaine sécurité économique niée aux femmes occidentales. Lady Mary aspirait en effet à cette liberté qu'elle ne pouvait obtenir puisqu'elle avait décidé de fuir avec Edward Wortley Montagu et n'avait signé aucun contrat pré-nuptial. Les femmes anglaises au dix-huitième siècle n'étaient aucunement autonomes et Lady Mary et d'autres femmes telle que son amie Mary Astell se battaient pour leur indépendance:

« As the seventeenth-century compendium *The Lawes Resolutions of Women Rights* (1632) details, « [e]very feme covert [or married woman under English common law] is quodammodo [in a certain way] an infant, for see her power even in that which is most her own, » a list which includes the husband's ownership of her inheritance, wages, and rents. This condition of legal nonage continued until the end of the nineteenth century, when the British Parliament finally passed the *Married Women's Property Act*²⁴. »

C'est ainsi au travers de son plaidoyer en faveur de la liberté des femmes musulmanes, que Lady Mary critique les institutions anglaises de son temps comme l'explique Mohja Kahf dans son œuvre *Western Representations of the Muslim Woman: From Termagant to Odalisque*: « [...] her defiant tone can also be read as a defense of the devalued feminine in Augustan society, in which « women, considered sensible but not reasonable were all but denied status as human²⁵ ». Il est cependant important de nuancer les propos de Lady Mary : même si certaines femmes musulmanes étaient issues de familles assez influentes pour pouvoir

²² JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters*, op. cit., p.134

²³ IMBERT Colin, « Women, Marriage, and Property. Mahr in the Behçetü'l-Fetāvā of Yenişehirli Abdullah », in *Women in the Ottoman Empire. Middle Eastern Women in the Early Modern Era*, ZILFI Madeline.C (dir.), Leiden New York, Brill, 1997, p.81.

²⁴ ANDREA Bernadette, *Women and Islam in Early Modern English Literature*, op. cit., p.82.

²⁵ KAHF Mohja, *Western Representations of the Muslim Woman. From Termagant to Odalisque*, op. cit., p.119.

négocier des arrangements financiers en leurs faveurs, son texte exagère l'indépendance économique accordée aux femmes dans l'empire ottoman au dix-huitième siècle. En effet, le mariage n'était en rien un partenariat équitable et la loi accordait aux femmes un statut nettement inférieur à celui des hommes.

Montagu offre un regard neuf sur la société ottomane : elle est attentive à la place octroyée aux femmes dans la société turque, ce qui avait jusqu'alors été occulté par les voyageurs masculins. Elle s'intéresse à la fois au traitement des femmes dans la religion, dans le système légal (fiançailles, mariage, héritage des biens, esclavage, crimes), mais aussi à la culture quotidienne (costumes, habitudes alimentaires, passe-temps). Paradoxalement pour cette étonnante Anglaise qui exige l'accès des femmes au savoir, les revendications de celles-ci semblent être mieux servies dans le monde islamique et les valeurs occidentales cessent, au contact de l'Islam, d'être pour elle les seules valables. Grâce à leur voile, les femmes turques jouissaient selon Lady Mary d'une liberté sans limite en comparaison avec les anglaises de sa classe, prisonnières économiquement et socialement, et pouvaient circuler en toute indépendance :

« 'Tis very easy to see they have more liberty than we have, no woman, of what rank so ever being permitted to go in the streets without two muslins, one that covers her face all but her eyes and another that hides the whole dress of her head, and hangs half way down her back and their shapes are also wholly concealed by a thing they call a *ferace* which no women of any sorts appear without. This has streight sleeves that reaches to their fingers ends and it laps all round them²⁶ ».

Le voile, objet qui symbolisait à l'époque la soumission des femmes musulmanes, devient alors dans le discours de Lady Mary le symbole de la liberté. Elle établit par l'écriture un contraste avec les coutumes occidentales et son texte devient un plaidoyer en faveur de l'émancipation sociale et légale des femmes en Angleterre au dix-huitième siècle. Lady Mary apportait ainsi une vision nouvelle de l'Orient, espérait faire évoluer les mœurs et aspirait à une plus grande liberté pour les femmes occidentales. Elle a de ce fait clairement marqué son désir d'attribuer une toute nouvelle place aux femmes anglaises tant dans la société que dans la littérature.

L'ambassade turque fut pour elle un passe-temps qui excita son imagination et donna matière à correspondance. Pendant un an, Lady Mary a observé, rencontré des dames de son rang, s'est personnellement engagée dans ce voyage et a découvert, stupéfaite, un mode d'existence qui l'a fascinée. L'étranger était en effet pour la plupart des femmes au dix-huitième siècle un rêve inaccessible et en totale opposition avec le culte de la domesticité. Margery Kempe fut l'auteur de la première trace écrite en anglais relatant le voyage d'une femme au Moyen-Orient en 1413 lorsqu'elle se rendit à Jérusalem ; Katherine Evans et Sarah Cheevers, deux Quakeresses, s'étaient également aventurées en Egypte en 1659 pour convertir le peuple d'Alexandrie et avait été faites prisonnières par l'Inquisition espagnole à Malte jusqu'en 1663. Hormis le récit de leur captivité dans lequel elles critiquèrent l'église catholique et l'Inquisition espagnole et firent l'apologie de la religion quaker, peu de voyageuses avaient avant elle relaté en anglais leurs voyages en Orient:

« Richard Bevis lists only one travelogue by a woman between 1500 and 1763 and

²⁶ JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters, op. cit.*, p.71.

three between 1763 and 1801, compared with some 240 books between 1801 and 1911. [...] So not only the volume of the work produced by women from the eighteenth century, but the very phenomenon of female Mediterranean travel, was quite new²⁷.»

La vie quotidienne des Turcs était, de plus, difficile d'accès pour les voyageurs. On peut ainsi mesurer la chance de Lady Montagu : introduite par la fonction de son mari auprès des ducs, des monarques, elle a également pu côtoyer les plus grandes dames de l'empire et avoir accès à leurs harems ce qui rend son témoignage unique : « Being a woman enabled Lady Montagu to cover certain areas which had before been terra incognita to male travellers, and to approach these areas from a novel angle²⁸. » Son statut de femme lui a également permis de partager la vie sociale des femmes turques, privilège interdit aux hommes : « Men's writings on harems did not draw on an observable reality, 'seen' on the spot. Typically these writings relied on texts—literary texts, polemical literature, travellers' accounts. With very few exceptions, the haremlik was sealed to European men²⁹. » Lady Mary était très fière de ce privilège, heureuse de s'être confrontée à une autre réalité et de l'avoir décrite sous un angle différent et personnel et se vantait souvent dans ses lettres d'avoir été plus loin que les autres voyageurs ; le titre du recueil publié en 1763 met également l'accent sur le versant novateur de son récit : *Letters of the Right Honourable Lady m-y w-y m-e : written during her Travels in Europe, Asia and Africa, to Persons of Distinction, Men of Letters, &c. in Different Parts of Europe, Which Contain, Among Other Curious Relations, Accounts of the Policy and Manners of the Turks ; Drawn from Sources that Have Been Inaccessible to Other Travellers*. Il est important de souligner la longueur et la nature détaillée du titre de son recueil dont le but est d'apporter un sentiment de vraisemblance pour le lecteur alors qu'il est en réalité difficile de connaître la véritable provenance de ces cinquante-deux lettres de Turquie.

La correspondance et le journal se retrouvent souvent sous l'appellation d'écriture intime. Le journal intime a vu le jour à la fin de l'ère épistolaire au début du dix-neuvième siècle et de nombreuses similitudes apparaissent entre les deux genres, à tel point que l'on assiste parfois à une substitution : ils sont écrits au jour le jour, leur contenu est d'ordre privé et ne semble pas être destiné à l'impression, ils ont tous deux pour but de conserver les souvenirs. Mais, contrairement à la lettre, le journal relève uniquement de la remémoration d'un fait passé alors que celle-ci espère le futur proche d'une communication, d'un retour par le destinataire ; la communication épistolaire implique en effet une interlocution et il manque au journal cette dimension relationnelle. Contrairement à la lettre, le contenu du journal relève de l'ordre du privé et l'auteur ne s'adresse qu'à lui comme le précise Martine Reid : « la correspondance est un envoi 'écrit que l'on adresse à quelqu'un pour lui communiquer quelque chose' alors que dans le journal, au contraire, on ne fait que s'écrire à soi-même.³⁰ » Cependant, le caractère intime des lettres de Lady Mary doit ici être nuancé. Au dix-huitième siècle, les lettres semblaient souvent destinées à être lues en public et il n'est pas rare que Lady Mary adresse des messages à faire passer à d'autres personnes dans les lettres qu'elle écrit à sa fille : « My Compliments to Lord Bute. I am sorry if I have

²⁷ MELMAN Billie, *Women's Orients. English Women and the Middle East, 1718-1918*, op. cit., p.10

²⁸ *Ibid.*, p.81

²⁹ *Ibid.*, p.62

³⁰ REID Martine, « Écriture intime et destinataire », in *L'épistolarité à travers les siècles: geste de communication et/ou d'écriture*, BOSSIS Mireille(dir.), , Stuttgart, F. Steiner, 1990, p.21.

occasion'd him any trouble in asking for the Book; I fancy'd he might have had it in his own Library. I beg him to take the money for it at the same time he sends it to Mr. Child³¹.»

Une certaine confusion émerge ainsi lorsque l'on aborde le genre épistolaire : ces lettres étaient-elles privées ? Sont-elles réelles ? Ou alors s'agirait-il de lettres fictives, ou de modèles de lettres comme en présentaient les secrétaires et manuels au dix-huitième siècle ? L'authenticité de la trace laissée par Lady Mary doit alors elle aussi être remise en question.

Lady Mary reportait le détail de ses journées et de son expérience dans un journal brûlé par sa fille après sa mort dans lequel elle piochait le contenu de ses véritables lettres. Elle gardait également des copies de lettres qu'elle recopiait dans un album intitulé « Copys of Letters », officiellement pour pallier les manquements de la poste à cette époque :

« I had rather ten of my letters should be lost than you imagine I don't write; and I think it is hard fortune, if one in ten don't reach you. However I am resolved to keep the copies, as testimonies of my inclination to give you, to the utmost of my power, all the diverting part of my travels, while you are exempt from all the fatigues and inconveniences³².»

Dans un second album, Lady Mary notait les initiales de ses correspondants ainsi qu'un résumé du contenu des lettres envoyées. Il est important de remarquer que ces lettres modifiées comprenaient néanmoins des informations adaptées à leurs destinataires fictifs : à son amie Sara Chiswell, Lady Mary propose une description d'une ville hollandaise ; à Alexander Pope, un discours sur la poésie turque ; à sa sœur Lady Mar, ses réflexions sur les femmes turques et la liberté qu'elle leur envie. D'autres lettres par ailleurs portaient la mention « Copyd at length » ce qui prouve que certaines d'entre-elles étaient bien réelles et que ce recueil était ainsi un mélange de lettres réelles et artificielles. Le fait que des phrases ou même l'intégralité de certains paragraphes aient été copiés à l'identique dans un journal, atteste d'un effet d'écho et donc de la perméabilité des deux genres. Il est d'ailleurs édifiant de porter son attention sur les destinataires des lettres de Lady Mary et de s'apercevoir qu'ils semblent être des alibis tant le contenu de ses lettres ne parle que d'elle, de son voyage, de son expérience, de son ressenti. Michel Foucault englobait ainsi le journal et la correspondance sous le nom d' « écriture de soi ».

Le recueil des lettres turques doit ainsi être considéré comme un lieu de mémoire, un document d'archive, un montage entre le littéraire et l'ordinaire : ce sont à la fois des lettres littéraires, œuvres narratives à visée esthétique, mais également une correspondance de l'ordinaire, pur instrument de communication. Ces lettres se trouvent de plus à la croisée d'un autre chemin, frontalier du destin individuel et collectif, et étaient écrites afin de contrôler l'image qu'elle laisserait d'elle-même et de s'assurer que rien n'échapperait à son contrôle : « [...] Lady Mary sometimes wrote in her journal, sometimes wrote directly to a friend, sometimes copied from the journal for the benefit of a friend, sometimes copied

³¹ HALSBAND Robert (ed.), *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume II: 1721-1751*, op. cit., p.66.

³² JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters*, op. cit., p.113

other letters not based on the journal for purposes of record³³». La correspondance privée se rapproche alors dans ce cas de l'œuvre publiée et la lettre n'est plus, en ce qui concerne Lady Mary, un espace en marge de l'œuvre, mais bien un moyen d'accéder à l'écriture, les prémices d'une œuvre littéraire, une œuvre en devenir. On peut ainsi aujourd'hui affirmer que même si chaque lettre était destinée à un correspondant, un événement se réalisait par-dessus les têtes : construire une œuvre littéraire. Son envie d'appartenir au canon de la littérature du dix-huitième siècle se confirma après avoir lu les lettres de Madame de Sévigné qu'elle pensait surpasser :

« De Sévigné's letters reflect only 'false Eloquence', she argues, because the Frenchwoman lacks the one element essential to the best familiar letters—good sense. Thus Lady Mary sets up, within the female letter-writing tradition, a new rivalry based on the importance of substance over style. By claiming superiority in the former, Lady Mary represents her predecessor as the last of the old epistolary guard while she casts herself as the head of the new³⁴.»

Lady Mary eut à cœur de produire une œuvre de qualité qui la ferait rentrer dans le canon de la littérature et fut admirée par de nombreux auteurs influents de son temps tel que Horace Walpole qui considérait ses lettres comme « [...] a lifelong correspondence filled with energy, sophistication, and intelligence³⁵ ». En effet, Lady Mary espérait jouer un rôle central dans la tradition épistolaire féminine au dix-huitième siècle et a installé une rivalité entre elle et Madame de Sévigné comme elle l'exprime dans une lettre à Lady Bute écrite le 20 juillet 1754 :

«Well turn'd periods or smooth lines are not the perfection of Prose or verse; they may serve to adorn, but can never stand in the Place of good Sense. Copiousness of words, however rang'd, is allwaies false Eloquence, thô it will ever impose on some sort of understandings. How many readers and admirers has Madame de Sevigny, who only gives us, in a lively manner and fashionable Phrases, mean sentiments, vulgar Prejudices, and endless repetitions! Sometimes the tittle tattle of a fine Lady, sometimes that of an old Nurse, allwaies tittle tattle³⁶.»

Le bon sens était alors un élément essentiel que l'on devait retrouver dans toute lettre de qualité et manquait cruellement selon elle, aux lettres de Madame de Sévigné. Lady Mary se posa alors en tant qu'instigatrice d'une nouvelle ère épistolaire dans laquelle le contenu devait primer sur le style.

Elle introduisit également une nouvelle tradition, celle de l'écriture féminine sur l'Orient. En effet, Anne M. Lockwood qui avait dans un premier temps décidé de s'intéresser aux écrivains de l'époque Victorienne —époque à laquelle ont été posés les premiers jalons de l'évolution vers une émancipation féminine, s'est aperçue que ces femmes écrivains avaient considérablement été influencées par des voyageuses les ayant précédées en Orient. Deux

³³ IRVING William Henry, *The Providence of Wit in the English Letter Writers.*, 1st Edition, Durham, Duke University, 1955, p.209.

³⁴ LOWENTHAL Cynthia, *Lady Mary Wortley Montagu and the Eighteenth-Century Familiar Letter*, London, University of Georgia Press, 2010, p.2.

³⁵ *Ibid.*, p.1

³⁶ *Ibid.*, p.2

femmes ont alors été érigées en modèles : Lady Mary Wortley Montagu et Lady Hester Stanhop qui vécut en Syrie et au Liban au début du dix-neuvième siècle :

« Mary Wortley Montagu sought images of independence and freedom for British women in the Middle East. She began constructing a feminist argument which promised empowerment for women based on the concept of escape from the « stays » of the British Harem via travel to the richly beckoning East ³⁷.»

Elle a ainsi ouvert la marche à une nouvelle tradition féminine qui s'est employée à étudier et à décrire le harem et certains critiques littéraires telle que Billie Melman ont clairement exprimé la primauté de Lady Mary dans cette littérature du harem :

«What easier, then, than to date the female literature on the harem from 1763, the year of the posthumous publication of Lady Mary Wortley Montagu's famous Turkish Embassy Letters, describing her travels in Europe and the Ottoman Empire? For these letters are, arguably, the first example of a secular account, by a woman, on the Muslim Orient. [...] Lady Montagu's letters, in short, may be appropriately designated a key text, the cornerstone in the new, alternative discourse that developed in the West on the Middle East ³⁸.»

Cette littérature du harem lui a alors permis, en comparant les cultures, de critiquer le système occidental du dix-huitième siècle, reposant sur la patriarchie, mais également la place de la femme dans la société comme l'explique Billie Melman :

«Harem literature, I further argue, presents us with two related processes: the comparison between Western and Middle Eastern culture and criticism on the West. The encounter with a non-monogamous system of sexuality that denies women public freedoms, often resulted in analogy between the position of Muslim women and women in Britain»³⁹.

Lady Mary, éclairée par de nouvelles rencontres, en vient à renverser les perspectives et à considérer les comportements familiers comme anormaux. A sa suite, de nombreuses femmes se sont rendues en Orient au dix-neuvième siècle, et ont repris ses idées, notamment celles concernant la liberté des femmes : « In the late 1820s, Catherine Elwood, in her Journey Overland from England to India, opines that : 'the Turkish ladies are under no greater restraint than princesses and ladys of rank in our country, and the homage that is paid to them [is] infinitely greater'.⁴⁰» A la fin du dix-neuvième siècle, les voyageurs qui se rendirent à Istanbul adoptèrent le même point de vue; la vie en Orient ne ressemblait en rien à ce que les préjugés laissaient entendre en Occident : « The position of women was a great deal less restricted than was asserted in the common gossip of the west. It was not only Moslem women had always had marriage rights respecting their property [...] It was also that the veil gave women a certain freedom of movement, just as Lady Mary Wortley Montagu had pointed out⁴¹. » L'émergence d'une littérature de voyage féminine a également forcé la redéfinition de la place des femmes dont la voix fut enfin prise en compte et écoutée.

³⁷ LOCKWOOD Anne M, *Voyagers out of the Harem within : British Women Travel Writers in the Middle East*, *op.cit.*, p.60

³⁸ MELMAN Billie, *Women's Orients. English Women and the Middle East, 1718-1918*, *op. cit.*, p.78

³⁹ *Ibid.*, p.62

⁴⁰ *Ibid.*, p.104

⁴¹ GOODWIN Godfrey, *The Private World of Ottoman Women*, London, Saqi Books, 1997, p167.

Mary Astell après avoir lu le manuscrit des lettres à son retour de Turquie, a tenté de la persuader de le publier mais Lady Mary refusa car dans son monde, une femme ne publiait pas : aristocrate et femme, elle ne pouvait publier sans déchoir. Ainsi, nombre de ses lettres porte la trace de cette interdiction sociale et Lady Mary s'excuse pour leur longueur ou pour l'ennui qu'elles pouvaient causer à ses destinataires : « This Theme would carry me very far, and I am sensible I have already tir'd out your Royal Highness's patience, but my Letter is in your Hands, and you may make it as short as you please by throwing it into the fire when you are weary of reading it⁴² ». C'est en 1761, au retour de sa dernière traversée, que, sentant la fin de sa vie approcher, Lady Mary a confié ses albums à un pasteur anglais avec l'inscription « These Volumes are given to the Reverend Benjamin Sowden, minister to be dispos'd of as he thinks proper. This is the will and design of M. Wortley Montagu⁴³. » Un accord verbal fut passé entre les deux et Lady Mary autorisa Benjamin Sowden à publier ses lettres à titre posthume, consciente que sa fille et son gendre seraient probablement opposés à l'idée d'avoir une femme écrivain dans leur famille. Faire don de ses lettres au révérend Sowden était ainsi un moyen pour Lady Mary d'assurer la pérennité de ses idées et d'acquérir une reconnaissance éternelle: « [...] she must find a way to exploit a supposedly 'private' epistolary discourse so that it does not violate her class and gender imperatives while it simultaneously creates a stature for her within the 'public' realm⁴⁴. » Ses lettres connurent à leur publication un succès immédiat. Tobias Smollet la considérait d'ailleurs comme la meilleure épistolière de tous les temps ; Edward Gibbon s'enthousiasma pour leur fluidité et leur connaissance de l'Europe et de l'Asie ; Voltaire les jugeait bien supérieures à celles de Madame de Maintenon et de Madame de Sévigné en raison de leur intérêt universel et clamait leur excellence à travers l'Europe : « Her Letters acquired the status of an authority on things oriental, a text of reference and a model and had enormous impact on women and men travellers throughout the nineteenth century⁴⁵. »

Une ambassade était à cette époque plus qu'un voyage : un départ, un renouveau, une expérience à la fois physique, géographique, culturelle, mais aussi un voyage intérieur. Celle de Constantinople permit à l'épistolière de voir et de se voir en permanence à travers d'autres prismes, de se découvrir et de se définir. Cette traversée aura été un réel déracinement pour elle, un voyage vers l'autre qui aura permis la réinvention de sa propre personne, le développement et la maturation de ses idées, modernes et audacieuses au dix-huitième siècle. En rupture avec la société qui l'attendait une fois rentrée, avide de mobilité et de découvertes, elle embarqua pour une nouvelle traversée en 1739, seule cette fois, et resta loin de l'Angleterre jusqu'en 1762, année de sa mort. Ce nouveau départ impliqua lui aussi une correspondance dans laquelle Lady Mary s'est attachée à développer ses idées concernant le mariage, la condition féminine et l'éducation des femmes. En effet, la lettre didactique vit le jour au dix-huitième siècle et l'instruction par lettre devint un genre littéraire à part entière dans lequel Lady Mary, dès le début du dix-huitième siècle, semblait tout naturellement s'insérer ; les lettres adressées à sa fille lors de son deuxième exil vers

⁴² JACK Malcolm (ed.), *The Turkish Embassy Letters*, op. cit., p.57.

⁴³ MONTAGU Mary Wortley, *The Works of the Right Honourable Lady Mary Wortley Montagu.: Including Her Correspondence, Poems, and Essays.*, London, printed for Richard Phillips, no71, StPaul's Church-yard, 1803, p.9.

⁴⁴ LOWENTHAL Cynthia, *Lady Mary Wortley Montagu and the Eighteenth-Century Familiar Letter*, op. cit., p.2.

⁴⁵ MELMAN Billie, *Women's Orients. English Women and the Middle East, 1718-1918*, op. cit., p.2.

l'Europe se plaçant en effet au cœur de ce débat sur l'éducation. Lady Mary a ainsi prôné la nécessité pour les femmes d'être éduquées et, de ce fait, est considérée comme l'une des premières féministes :

« The same characters are form'd by the same Lessons, which inclines me to think (if I dare say it) that Nature has not plac'd us in an inferior Rank to Men, no more than the females of other Animals, where we see no distinction of capacity, thô I am persuaded if there was a Common-wealth of rational Horses (as Doctor Swift has suppos'd) it would be an establish'd maxim amongst them that a mare could not be taught to pace. I could add a great deal on this subject but I am not now endeavoring to remove the prejudices of Mankind. [...] If you follow my advice in relation to Lady Mary, my correspondance may be of use to her, and I shall very willingly give her those instructions that may be necessary in the pursuit of her Studies. [...] I conclude with repeating to you, I only recommend, but am far from commanding, which I think I have no right to do⁴⁶. »

Elle a entretenu, lors de sa retraite en Italie, une longue correspondance avec sa fille dans laquelle elle s'épanche sur divers sujets dont l'éducation de sa petite-fille fait partie:

« If your Daughters are inclin'd to Love reading, do not check their Inclination by hindering them of the diverting part of it. It is as necessary for the Amusement of Women as the Reputation of Men; but teach them not to expect or desire any Applause from it. Let their Brothers shine, and let them content themselves with making their Lives easier by it, which I experimentally know is more effectually done by Study than any other way. Ignorance is as much the fountain of Vice as Idleness, and indeed generally produces it⁴⁷. »

Les lettres de Lady Mary se placent ainsi parfaitement dans la lignée des lettres en vogue au siècle des Lumières dont le but premier était de dénoncer et d'aiguiser l'observation critique.

A une époque où la pratique épistolaire était réservée aux femmes, Lady Mary s'est donc illustrée comme la plus grande des épistolières anglaises. Ses lettres ont représenté l'élan de profonds désirs : combler l'absence mais surtout construire une œuvre et ancrer sa personne et ses idées modernes dans l'avenir. Il aura fallu plus d'un siècle pour que l'œuvre complète soit disponible mais c'est aujourd'hui chose faite et son incroyable témoignage a bien traversé les siècles et est arrivé jusqu'à nous. Le voyage a donc été géographique et culturel pour Lady Mary et la trace qu'elle a laissée permet aujourd'hui un voyage mémoriel. Son œuvre touche plusieurs disciplines et de nombreux spécialistes l'utilisent encore de nos jours: les historiens s'appuient sur ses commentaires sur l'Europe et Constantinople, les médecins, sur son introduction à la technique de l'inoculation contre la variole en Angleterre, les sociologues, sur son analyse des mœurs et coutumes turques au dix-huitième siècle. Lady Mary aura ainsi marqué son temps par sa personnalité et ses idées résolument modernes, telles que le féminisme, la liberté et l'intérêt pour l'Autre, qui ne cesseront d'être

⁴⁶ HALSBAND Robert (ed.), *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume III: 1752-1762*, Oxford, Clarendon Press, 1967, p.27.

⁴⁷ HALSBAND Robert (ed.), *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume II: 1721-1751*, op. cit., p.449-450.

au cœur des débats à l'époque contemporaine, mais elle aura surtout offert pour les générations suivantes, un plaisir de lecture incomparable.

Bibliographie

Sources Primaires

Halsband, Robert (ed.). *Life of Lady Mary Wortley Montagu*. Oxford : Oxford University Press, 1956.

---. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume I: 1708-1720*. Oxford: Clarendon Press, 1965.

---. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume II: 1721-1751*. Clarendon Press, 1966.

---. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume III: 1752-1762*. Oxford: Clarendon Press, 1967.

Montagu, Mary Wortley. *The Works of the Right Honourable Lady Mary Wortley Montagu.: Including Her Correspondence, Poems, and Essays*. London: printed for Richard Phillips, no71, St Paul's Church-yard, 1803.

Jack Malcolm (ed.). *The Turkish Embassy Letters*, London, Virago Press, 2012

Sources Secondaires

Ambrière, Madeleine, et Loïc Chotard. *Nouvelles approches de l'épistolaire: lettres d'artistes, archives et correspondances actes du colloque international tenu en Sorbonne les 3 et 4 décembre 1993*. Paris: H. Champion, 1996.

Batten, Charles. *Pleasurable Instruction: Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*. Berkeley: University of California Press, 1978.

Blanton, Casey. *Travel Writing: The Self and the World*. New York: Routledge, 2002.

Bohls, Elizabeth A. *Travel writing, 1700-1830: an anthology*. Oxford: Oxford University Press, 2005.

Bossis, Mireille, et Charles A Porter (dir.). *L'épistolarité à travers les siècles: geste de communication et/ou d'écriture*. Stuttgart: F. Steiner, 1990.

Crinquand, Sylvie. *Lettres et poèmes de John Keats: portrait de l'artiste*. Interlangues. Dijon: Ed. universitaires de Dijon, 2000.

Diaz, Brigitte, et Jürgen Siess (dir.). *L'épistolaire au féminin: correspondances de femmes, XVIIIe-XXe siècle Colloque de Cerisy-la-Salle, 1er-5 octobre 2003 actes*. Caen: Presses Universitaire de Caen, 2006.

Gallien, Clare. *L'Orient anglais: connaissances et Fictions Au XVIII Siècle*. Oxford: Voltaire Foundation, 2011.

Grassi, Marie-Claire. *Lire l'épistolaire*. Paris: A. Colin, 2005.

Grundy, Isobel. *Lady Mary Wortley Montagu: Comet of the Enlightenment*. Oxford: Oxford University Press, 2001.

Halsband, Robert (ed.). *Life of Lady Mary Wortley Montagu*. Oxford University Press, 1956.

---. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume I: 1708-1720*. Oxford: Clarendon Press, 1965.

---. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume II: 1721-1751*.

Clarendon Press, 1966.

---. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu: Volume III: 1752-1762*. Oxford: Clarendon Press, 1967.

Hamalian, Leo. *Ladies on the Loose: Women Travellers of the 18th and 19th Centuries*. Dodd, Mead, 1981.

Haroche-Bouzinac, Geneviève. *L'épistolaire*. Paris: Hachette, 1995.

Irving, William Henry. *The Providence of Wit in the English Letter Writers*. 1st Edition. Duke University, 1955.

Lapeyre, Françoise, Mario Pasa, et Pierre-Hubert Anson. *Je ne mens pas autant que les autres voyageurs: lettres choisies, 1716-1718*. Paris: Payot & Rivages, 2012.

Lebel, Jean. « Littérature de voyage et genre épistolaire au XVIIe siècle ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1.2 (2000): 175-192.

Lowenthal, Cynthia. *Lady Mary Wortley Montagu and the Eighteenth-Century Familiar Letter*. Reprint edition. Athens; London: University of Georgia Press, 2010.

Montagu, Lady Mary Wortley. *Lettres d'ailleurs: 1709-1762*. Paris: J. Corti, 1997.

---. *L'Islam au coeur : Correspondance, 1717-1718*. Paris: Mercure de France, 2001.

Montagu, Mary Wortley. *The Works of the Right Honourable Lady Mary Wortley Montagu.: Including Her Correspondence, Poems, and Essays*. London: printed for Richard Phillips, no71, StPaul's Church-yard, 1803.

Moulin, Anne-Marie, et Pierre Chuvin (ed). *L'islam au péril des femmes: une Anglaise en Turquie au XVIIIe siècle*. 5e éd. Paris: la Découverte, 2001.

Planté, Christine. *L'épistolaire, un genre féminin ?* Paris: Honoré Champion, 1998.

Siess, Jürgen, et Jean-Michel Adam (dir). *La lettre entre réel et fiction*. Paris: Sedes, 1998.

Viviès, Jean. *Le récit de voyage en Angleterre au XVIIIe siècle: de l'inventaire à l'invention*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail, 1999.